

1

Je m'appelle Martin Faubert et tu ferais peut-être mieux de lire un essai qui va te guider vers une sobriété énergétique heureuse ou te faire découvrir la puissance des pensées positives qui ne demandent qu'à surgir de toi-même. Parce que je ne suis vraiment pas d'humeur en ce moment. Au mur d'un immeuble haussmannien, une imposante plaque en cuivre vous informe que je suis un respectable médecin généraliste. Elle ne précise pas que je viens de « fêter » mes cinquante ans et qu'il ne me reste, comme tout le monde à mon âge en ce bas monde, qu'une poignée d'années avant que tout ne se désagrège pour de bon. C'est ainsi, on n'a pas vu la chose arriver et la fin de l'aventure rapplique, bien présente, alors qu'en ce qui me concerne, rien n'a jamais véritablement commencé. Je me suis d'abord tapé une décennie d'études pour en arriver là. Dix putains

années d'études à bouffer des raviolis à même la boîte dans une sordide piaule universitaire. Cela vient peut-être d'ici, la certitude que j'allais me venger par la suite. On m'a appris à examiner, à pratiquer des intraveineuses, à inoculer des vaccins, à injecter des perfusions et à palper des corps abjects dans tous les sens jusqu'à ce mort s'ensuive.

Notre métier nous place de façon tout à fait particulière à l'intérieur de la société. On n'est pas médecin de 08h00 du matin à 18h00 le soir. On est médecin le week-end, pendant nos vacances et dans les diners en villes. Quoi qu'il arrive, notre relation avec les autres, y compris nos proches, reste la relation d'un médecin dans le corps social. Lorsqu'un copain se confie à nous, qu'on prend une bière avec lui, on ne peut pas s'empêcher de l'observer et de formuler un diagnostic secret. On toise le fond de son œil. On constate l'air de rien le moindre de ses tremblements.

Quant à l'ami en question, au détour d'une phrase, il trouvera toujours un subterfuge pour nous alerter sur un de ses soucis de santé « bénin ». Un truc évidemment sans gravité, « presque rien », mais qui l'inquiète un peu tout de même. Sa démarche ne possède qu'un seul but : que son

« ami généraliste » le rassure en quelques mots et qu'enfin, il puisse retrouver le sommeil sans imaginer qu'il est atteint d'un cancer de stade 4 foudroyant le soir au fond de son lit. Parce qu'en réalité, ça fait des semaines qu'il n'en dort plus. Alors vous allez faire votre job des jours off. Vous acceptez ce petit jeu de dupe et trouvez les mots pour le rassurer. Vous croyez quoi ? On peut respecter le serment d'Hippocrate et avoir malgré tout envie de savourer tranquille son barbecue du dimanche. Par acquit de conscience, on lui proposera de pratiquer quelques examens supplémentaires en sachant déjà qu'à présent soulagé à peu de frais, il refusera de le faire. Mieux vaut ne pas tenter le diable. Le copain va attendre encore un peu. S'il a un petit quelque chose, il est convaincu que ça peut disparaître tout seul, avec du yoga, du jus de carotte, des tisanes et un soupçon de vélo elliptique.

2

Je suis fier de mon bureau, imposant, en acajou foncé. Mon fauteuil est légèrement surélevé afin que je puisse toujours me trouver un peu plus haut que mes patients. Mon premier rendez-vous arrive à 09h15. Son visage ne me plaît pas. Il a les traits revanchards d'une militante capable d'égorger un brave boucher rien que pour défendre la cause animale. Elle débarque avec un nourrisson dans les bras d'environ trois mois : « mon bébé pleure constamment », elle fait.

Je laisse un temps. J'allume mon ordinateur. Je lui demande sa carte vitale et je commence : « C'est logique qu'il n'arrête pas de chialer votre gosse, madame. Dès la naissance, si le chiard pousse des hurlements, ce n'est pas pour faire sa crise d'adolescence ni exiger le dernier iPhone 14. C'est juste parce qu'il connaît sa première crise de manque, c'est juste qu'il souffre le martyr d'avoir

été projeté dans un monde qui n'est pas le sien et qui n'est pas à sa température. Et la première fois que vous lui avez donné le sein, lui s'est tapé sa première colique. Vous trouvez ça marrant, les coliques ?

Et sa première sortie à l'air libre va provoquer son premier rhume. Ensuite, vous allez avoir droit à sa première bronchiolite.

Et je vous épargne les incontournables poussées dentaires ainsi que les otites, la rubéole, la rougeole ou la varicelle. La vie d'un nouveau-né, très chère, n'est qu'un long chemin de croix peuplé de torture et de tourments.

— Mais qu'est-ce que je dois faire, docteur ?

— Rien. Ou plutôt, votre maximum. Comme la majorité des mères de notre beau pays.

— Vous ne l'auscultez pas.

— Pas la peine.

— Mais vous n'avez rien pour qu'elle pleure un peu moins ?

— Essayer une tétine. On ne sait jamais.

— Une tétine ?

— Oui, une tétine.

— Mais elle en a plein !

— Eh bien achetez-en une autre.

— ...

— Vous pouvez aussi la balancer par la fenêtre.

— La tétine ?

— Non, votre minuscule nourrisson. Mais je ne vous le conseille pas. Vous connaissez le côté psychorigide de nos charmants services sociaux.

— ...

— Vous me devez 120 euros.

— Pardon ?

— 120 euros.

— C'est hors de prix.

— La prochaine fois, allez chez un autre confrère. Il vous fera le même diagnostic pour 27 seulement. »

La génitrice dodue claque la porte en sortant. Je hais les nouveaux nés. Rien de tel que ces minuscules et baveuses choses rouge écarlate pour te refiler des miasmes et te coller sans en avoir l'air une angine blanche une bonne semaine durant.

3

Mon deuxième patient est l'un de mes préférés. Il s'appelle Nicolas Royant. Il est beaucoup plus jeune que moi. Il est complètement paumé. C'est une frêle épave perdue dans un grand terrain vague. Il est journaliste. Il a vieux chagrin d'amour. Il n'a pas envie de le quitter. Il en parle tout à fait rarement. C'était une femme hors catégorie. Une fille d'humeur changeante comme il en existe peu. Les plus dangereuses de toutes. Elle se prénomme Manon. Il m'a tout de même montré des photos de son magnifique visage et de son corps totalement inadmissible. Je sais qu'il est cocaïnomanie. Mais je m'en tape. Je lui fais ses ordonnances pour son antidépresseur, ses anxiolytiques, ses somnifères et sa morphine. Il débarque toujours avec un nouveau livre à m'offrir. En littérature, il a des goûts sûrs et merveilleux.

« Bonjour Nicolas.

— Bonjour Docteur.

— Quoi de neuf?

— Elle m'a appelé.

— Non!

— Si. Mais inutile de se réjouir si vite.

— Pourquoi?

— Elle m'a appelé pour m'annoncer qu'elle allait se fiancer avec son nouveau compagnon.

— ...

— Elle préférerait me l'annoncer elle-même. Elle ne voulait pas que je l'apprenne par quelqu'un d'autre.

— Mes condoléances.

— Oublions ça. Tenez, je vous ai ramené un court roman intitulé *Camille*. Vous m'en direz des nouvelles. C'est un petit chef d'œuvre.

— Ça parle de quoi?

— C'est l'histoire de Camille. Tous les étudiants à la fac sont dingues de cette fille. On donnerait tout pour Camille avant que ne sonne la fin de notre jeunesse. Mais coucher avec elle était un jeu auquel tout le monde perdait. Et Marc, un brave garçon, va perdre aussi. Parce qu'avec cette femme, l'amour est un combat perdu d'avance. Alors bien sûr, notre homme va mordre la poussière, mais il

aura connu, l'espace de quelques semaines, l'illusion d'avoir vécu et de ne pas être mort pour rien.

— Mince, ça donne envie. Merci Nicolas.

— Je vous en prie Docteur. Bon, je fais quoi avec Manon. Cette folle m'a invité à ses fiançailles. Elle m'a dit que j'avais toujours une place dans son cœur.

— Fuyez mon ami. C'est quoi la prochaine étape? Elle va vous convier à la regarder œuvrer le soir de sa nuit de noce avec son mari tout neuf parce que vous comptez toujours un peu à ses yeux? Arrêtez le massacre. L'annonce de ces fiançailles doit être l'ultime coup de pouce qui peut vous permettre d'enfin tourner la page de cette sale et belle histoire.

— Vous croyez?

— Oui. Et ça sans même vous en apercevoir.

— Que Dieu vous entende Doc. Que Dieu vous entende.

— Je ne suis qu'un Dieu chimique en ce qui vous concerne, cher ami. Allez, je vous fais vos ordonnances.

— Merci.

— Donnez-moi juste votre carte vitale. Vous n'avez rien à payer. Pour vous, c'est la sécurité sociale qui rembourse l'intégralité de la somme.

Il faut bien qu'elle serve à quelque chose, cette formidable invention. »

Si je n'avais pas connu Ariane. Si je n'avais pas deux enfants. Si ma femme n'avait pas toléré toutes mes incartades, si j'avais eu un peu plus de tripes à certains moments de mon existence, j'aurais pu fortement ressembler à Nicolas Royant au même âge. C'est peut-être la raison pour laquelle je tiens à ce type au plus haut point.

4

J'ai besoin, chaque soir, d'avaler quelque chose de fort lorsque que je rejoins ma cuisine en début de soirée. Les choses se calment un peu à la suite de longues gorgées d'un whisky que la publicité qualifie d'aussi épais qu'un soir d'Ecosse. Ma fille, Chloé, sept ans, court pour venir m'embrasser en se serrant mon pantalon. Chloé, c'est ma fée ultime, la prunelle de mes yeux. Avec Chloé, on se raconte tous nos secrets et on fait les 400 coups dès que les autres ont le dos tourné. La nuit, je la réveille pour l'emmener faire des tours de manèges immobiles sur la Place du Tertre. Mon fils aîné s'appelle Antoine. Il a douze ans. Avec lui, la relation est plus complexe. Il faut dire que le gosse est futé. Il sait très bien tout ce que j'ai pu faire endurer à sa tendre mère. À l'heure où je vous parle, il joue à sa ps4 avec un casque à fond sur les oreilles. Je me souviens exactement

de la dernière fois que j'ai rendu Antoine heureux. Mon fils devait avoir quatre ans. Dans le jardin de la maison de campagne de mes beaux-parents, j'avais gonflé une petite piscine afin qu'il puisse barboter. Je me suis installé dedans avec lui et il n'en finissait pas de m'éclabousser, le vilain tigre. Et moi je faisais de même et je le prenais par les pieds pour le faire tourner sur tous les contours de cette fabuleuse piscine.

Et le fait de le faire virevolter comme ça, ça le faisait rire aux éclats, de son petit rire de rossignol que je n'oublierai jamais. C'est toujours à l'heure actuelle, le meilleur souvenir que je possède avec lui.

Nous avons commandé des pizzas. Une Reine avec supplément bacon, œuf et oignons pour Chloé et moi, une Margarita pour Antoine qui est végétarien comme sa génitrice. Ariane est professeur de musique. Elle donne des cours chez des particuliers. À des gosses dont les parents sont convaincus d'avoir enfanté un Prix Nobel muni d'un stradivarius, à des quadragénaires seuls, triste et sans amour qui tentent dans un ultime sursaut de faire quelque chose de leurs dix doigts. Elle rentre souvent tard. Ce soir, j'ai avalé une petite pilule bleue parce que cela fait quinze jours que nous n'avons pas fait l'amour. Je prends une

douche. Je me regarde dans la glace. On a beau dire. Même sans lumière blafarde, même en m'observant avec indulgence dans une semi-obscurité avec un taux d'alcool important dans l'organisme : mon bide et ma calvitie refusent de disparaître comme par la magie d'un immense flash-back.

Deux semaines sans baiser, c'est le seuil limite d'acceptation pour Ariane. Je me ressers un whisky pour me donner du courage avant l'assaut. Ariane arrive. Chose inhabituelle de ma part, je la prends longtemps dans mes bras. Je lui murmure à l'oreille : « Il te reste une part de pizza dans le micro-onde mais j'ai quelque chose d'autre à te proposer avant qui pourrait aussi te mettre en appétit. » Immédiatement, j'ai honte d'avoir prononcé cette pauvre phrase. Même après quinze de vie commune, faire à sa femme une suggestion avec de tels mots devraient être passible de la correctionnelle. Mais Ariane m'offre son plus joli sourire et me guide dans la chambre à coucher sans rien dire. Il n'empêche. Il y a tellement de tristesse dans son sourire que je donnerais n'importe quoi pour un autre verre.

Il faut bien s'y remettre, il faut bien que les corps rouillés se forcent un peu. Ce que je feins d'ignorer,

c'est que ma femme, avant d'aller me rejoindre, va se tartiner de lubrifiant l'entrecuisse parce qu'elle souffre de sécheresse vaginale depuis maintenant plusieurs années. Le manque d'envie règne en maître dans ce foyer à priori bien sous tous rapports.

Tous les deux nous nous mentons afin que perdure l'illusion de notre petit bonheur familial. J'arrive dans la chambre. Ma femme est déjà couchée. Elle est courageuse. Il faut du courage pour tout. C'est bien le problème. Du courage pour se dévêtir. Du courage pour partager un peu de nos salives. Juste un peu. Le strict minimum. Nous n'avons plus dix-sept ans tout de même.

Il faut être une véritable héroïne du couple pour se coucher autrement que d'ordinaire, on est si bien d'ordinaire, dans son pantalon de soie avec un livre, dans un chandail tranquille, dans une chemise de nuit avec sa tablette, personne pour t'ennuyer, et voilà que tout recommence. Et voilà que j'installe un verre d'eau sur le rebord de chacune des deux tables de nuit. J'éteins la lumière. La pénombre pour ne pas mourir de la vérité. Deux corps sur un lit, vu du ciel, cela donne quoi ? Quelques centimètres nous séparent. Un océan au bout du compte. Je commence les merveilleux préliminaires. Le coït va durer environ trois minutes.

Nous faisons la chose assez vite. Nous connaissons nos deux organismes sur le bout des doigts et nous arrivons à faire semblant de jouir mutuellement à la perfection.

Ensuite, je file me faire éjaculer sous la douche en pensant à la Manon de Nicolas Royant puis je retourne dans le salon m'offrir un dernier Whisky. C'est le whisky des soldats, des guerriers d'après-guerre, du travail bien accompli. Je souffle. Je songe que je suis tranquille pour quinze jours à nouveau. Au même instant, à la même seconde, Ariane pense exactement la même chose que moi.

Comme quoi, nous sommes encore en parfaite osmose sur certaines choses, ma femme et moi.